

ANTHONY SITRUK

LA VIE BRÈVE DE JAN PALACH



LE DILETTANTE

La Vie brève de Jan Palach

DU MÊME AUTEUR

Pornstar, La Musardine, 2013

Anthony Sitruk

La Vie brève de Jan Palach

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© Adam David / Student council of Faculty of Arts,
Charles University, Prague

© le dilettante, 2018

ISBN 978-2-84263-969-3

*Le biographe n'a pas à se préoccuper d'être vrai ;
il doit créer dans un chaos de traits humains.*

Marcel Schwob,
Vies imaginaires, 1896

Nona

Cette question, je me la posais forcément. Comme tout un chacun, on ne pouvait faire autrement, c'était banal à mon âge. Mais quand elle se manifestait, cette question, la plupart du temps c'était de loin, sans que j'y attache trop d'importance, sans que cela m'empêche de dormir. Le temps avait coulé, lentement, les jours s'étaient évaporés, charriant leur lot de joies et de déceptions, les rides se dessinaient au coin des yeux, mais dans l'ensemble je n'avais pas trop à me plaindre. J'étais vivant.

Puis vint un jour où elle surgit pour de bon, cette question, un jour où l'ignorer ne fut plus

possible. Obstinée, entêtée, exigeant une réponse.

Ce jour-là, il a suffi d'un signe. Une photo. Le souvenir d'un vieux documentaire. Trois fois rien. Juste ce qu'il fallait pour que je débarque deux semaines plus tard ici, à Prague, sur un coup de tête. Que je me retrouve devant ce bistrot à contempler la face pleine et joyeuse du brave soldat Švejk m'adressant son plus grand sourire pour m'inviter à m'asseoir. Que je tente de répondre enfin à la question : et toi alors, tu as fait quoi toutes ces années ?

★

C'était un lundi matin brumeux au troisième étage d'un bâtiment près de la gare Saint-Lazare. Cela faisait onze ans que je bossais dans la même boîte au sein d'un groupe aéronautique, et assister tous les six mois environ à une formation, quel qu'en soit le thème, constituait un bol d'air salvateur. Trois jours nécessaires et attendus pour faire le vide, reprendre son souffle, oublier les mails qui s'accumulaient. Pour ça, on était prêt à suivre n'importe quel cours.

– Reconnaissez-vous ces deux personnes ? il avait demandé.

Ce cours-là, portant sur « les enjeux des réseaux

sociaux dans le marketing digital », était commencé depuis une quinzaine de minutes. Le formateur, après les présentations d'usage, à voix haute, nous avait invités à ouvrir le manuel posé devant nous et à observer les deux photos imprimées en guise de préface sur la sixième page. Deux visages en gros plan, le second plus récent si l'on se fiait aux couleurs et à la coupe de cheveux.

Bien sûr, nous fûmes plusieurs à vouloir répondre, à avoir reconnu sur la seconde photo les yeux lumineux et le grand sourire de Mohamed Bouazizi, dont le suicide sept ans auparavant était resté dans les mémoires. Les articles étaient nombreux à l'époque, on ne parlait que de ça, alors ce portrait, qui orne aujourd'hui les murs de Sidi Bouzid, on le connaissait : fait un soir de fête, on y voit (lorsqu'il n'est pas recadré comme dans le manuel) le jeune homme vêtu d'un blouson gris frapper des mains en souriant.

– Bien, c'est exact, il avait répondu. Mohamed Bouazizi. On en a tous entendu parler, c'était il n'y a pas si longtemps. Quelqu'un peut nous en dire plus sur lui ?

Il y eut une petite seconde de réaction, le temps de rafraîchir les mémoires, puis le chahut pour seule réponse, un bourdonnement d'adultes – ça fusait de tous les côtés de la salle, mais à voix

basse, dans un murmure déférent : la confiscation de la charrette de Mohamed, pleine de fruits et légumes, l'administration qui se sert dans la caisse, à laquelle il ne peut verser de pots-de-vin, la gifle d'un agent municipal, l'humiliation permanente, quotidienne, âpre. Sa sœur, à qui il explique « qu'ici le pauvre n'a pas le droit de vivre ». Puis l'immolation par le feu, cet acte désespéré de l'homme qui « refuse de vivre comme un rien ». Puis les émeutes, la révolution tunisienne, l'éviction après vingt-trois ans de règne et cinq mandats du président Ben Ali. Puis le printemps arabe. Tout ça, oui. Rien de vraiment net mais quand même, il nous restait des bribes, des titres, des images transmises par les fameux réseaux sociaux. L'odeur d'un corps qui brûle pour les plus imaginatifs d'entre nous. Bref.

– OK. Et l'autre ?

On peinait à comprendre où il voulait en venir, le formateur.

★

J'hésite à entrer, le serveur ne semble guère accueillant. Situé à côté d'une agence de change, ce bistrot, qui a le culot de reprendre le nom et l'image de cette icône littéraire nationale que

représente le soldat Švejk, est avant tout destiné aux touristes. Mais à Prague en ce mois de janvier, à défaut d'être rouge, ce qu'il n'est plus depuis vingt-huit ans maintenant, le fond de l'air est frais. Et les puissants radiateurs extérieurs m'incitent à m'installer en terrasse. Je m'assieds à la première table, dos au visage rose du personnage de Jaroslav Hašek dont les aventures m'ont fait grassement rire sans que j'éprouve pour autant le besoin d'en lire le second tome, conservé au chaud, plutôt au cas où, dans le répertoire « À lire » de ma tablette.

Devant moi s'étend la place Venceslas.

Et si c'est là que je m'assieds, c'est parce que je ne veux rien rater de cette activité qui agite la place en ce début de semaine. De cette masse informe de touristes qui grouillent, la tourmentent, l'éventrent, même à cette période de l'année, alors que les fêtes du nouvel an sont digérées ; de ces groupes d'étudiants dégustant des glaces par ce temps ; de ces jeunes cadres en costard déambulant à toute allure, *dynamiquement*, l'attaché-case greffé au bout du bras ; de ces punks tatoués se donnant en spectacle au milieu d'un cercle d'anonymes qui daigneront laisser quelques couronnes ; de ces chauffeurs de taxi qui discutent en soufflant sur leurs mains à l'extérieur de leur Škoda ; de

ces serveuses fumant une clope pendant la pause, un épais gilet jeté sur les épaules. Nombreux sont ceux pour qui le travail est terminé à cette heure de la journée et devant moi se croisent des dizaines d'anonymes sur les visages desquels je cherche naïvement les stigmates de l'occupation russe. En vain. Certains n'étaient pas nés en 1989 lors de la révolution de velours. La plupart ne veulent plus en entendre parler. C'est loin, ils diraient. Qu'on nous lâche avec tout ça.

Au bout de dix bonnes minutes, le serveur se décide à prendre ma commande. Bien sûr, il ne parle ni français ni anglais. Et il tire une gueule qu'on croirait sortie d'un café carrefour de l'Odéon.

– *Màte Kolofa?* je demande en mettant à profit les quelques mots notés sur la page Facebook de l'Institut tchèque de Paris.

– *Ne.*

– Coca-Cola?

Il me fait signe de la tête qu'il a compris. Ici aussi l'adhésion au capitalisme se manifeste jusque dans les bulles de soda. Pour goûter à ce qui pourtant constitue le numéro deux des boissons gazeuses sur le marché tchèque, il faut acheter une bouteille dans une supérette. Un peu comme si dans un bistrot parisien l'on demandait du

Breizh Cola à un serveur qui a *autre chose à foutre* que de satisfaire le patriotisme régional du premier gars en provenance de sa Bretagne natale.

★

– Bien, avait dit le formateur. Et l’autre ?

On séchait, penauds, se regardant les uns les autres, de vrais gosses, curieux et anxieux de voir un autre que soi répondre. L’adulte, placé face à un tableau, retrouve rapidement ses réflexes scolaires d’adolescent – il guette l’approbation du professeur, le bon point, et redoute plus que tout le regard moqueur des camarades.

– Alors, personne ?

Je regardais ce visage, en noir et blanc, sur ce qui semblait être une photo d’identité. Un jeune homme, la vingtaine, à peine plus. Brun. Les cheveux courts, coiffés sur le côté. C’était une photographie connue, pourtant. Merde, je me disais, je connais cette tête. Je sais que je la connais. Une main se leva mais ce ne fut pas la mienne. Lentement, avec incertitude, isolée cette fois, c’était la main de celui qui craint d’être le seul à savoir et donc de se tromper.

– Oui ?

– Jan Palach ?

À nouveau le bourdonnement, cette fois accompagné d'un brouhaha, de regards dans tous les sens, de *Qui ça*, de *Ah mais oui*, de *J'le savais pourtant*, alors que le formateur approuvait en souriant. Sa démonstration était toute prête, il n'avait plus qu'à la dérouler, on lui en avait servi le meilleur des exemples sur un plateau d'argent : Bouazizi avait bénéficié de l'apport des réseaux sociaux qui avaient décuplé la puissance et la portée de son sacrifice, et joué un rôle décisif dans les contestations populaires qui se produisirent dans le monde arabe à partir de décembre 2010. Palach, quant à lui, s'étant lui aussi immolé par le feu, mais à une époque où même les plus matheux d'entre nous ignoraient ce qu'était un ordinateur, et où le concept de réseau social ne s'apparentait encore qu'à un échange oral avec les cercles familial, amical, professionnel...

Bon, on avait compris la leçon, on n'allait pas passer la matinée dessus, il embraya sur autre chose.

Moi, je n'écoutais plus, noyé sous un flux d'images qui me revenaient en tête.

Jan Palach...

Ce fut comme une secousse, un sursaut, violent, brutal, similaire à celui qui advient à l'endormissement, lorsque les muscles se relâchent et

donnent cette impression de tomber. La résurgence soudaine d'un souvenir enfoui. Le retour à la surface d'une sensation désagréable éprouvée vingt ans plus tôt.

Bizarrement, je revois très bien la scène, que je complète maintenant avec les informations trouvées sur Internet. Nous sommes le 2 décembre 1995, j'ai vingt ans, je passe mes soirées assis sur la moquette de ma chambre à regarder des documentaires et des films au hasard (de cette soif, je conserve le vague souvenir d'un film norvégien, *La Petite Ida*, dont je n'ai plus jamais entendu parler, celui plus net des premiers courts métrages de Hal Hartley, celui aussi des films d'Albert Lewin, *Le Portrait de Dorian Gray* surtout, de *Fleurs d'équinoxe* d'Ozu, de Chris Marker, de Frank Borzage), et ce soir-là, sur France 3, un titre, qu'il m'a fallu chercher sur Google pour retrouver la date de diffusion (et découvrir qu'il avait été rediffusé sur la chaîne Planète trois ans plus tard), attire mon attention : *Jan Palach, mourir pour la liberté* – de Dobroslav Zbornik, 55 min, couleurs et noir et blanc. Suivi du synopsis : *Le 16 janvier 1969, Jan Palach, un jeune étudiant de vingt ans, s'immole à Prague près de la place Venceslas, pour protester contre l'invasion de son pays et la capitulation des autorités.*
Jan Palach.

Ce nom, ferme, fermé, aride, devenu pour moi synonyme de l'horreur, je le lis et l'entends pour la première fois et pendant quelque temps il ne me lâchera plus. Le documentaire est court, moins d'une heure, mais c'est le seul tourné en français et il montre l'essentiel, faisant intervenir le frère de l'étudiant, ceux qui l'ont vu grandir, ceux qui ont tenté de le secourir sur la place Venceslas. Palach lui-même est présent à travers les quelques images que l'on conserve de lui sur son lit d'hôpital, immobile, peinant à formuler les dernières paroles qui, malgré les tissus du visage rigidifiés par les flammes, parviennent jusqu'à nous. Comment oublier les images capturées par Milan Maryška qui reste au chevet de Palach, la caméra à l'épaule, jusqu'au bout de sa mort lente.

Jan Palach.

Ce nom, je me souviens l'avoir répété, souvent, revenant à lui, tournant autour, sans réellement comprendre pourquoi cette assonance (renforcée pour peu qu'elle soit prononcée en tchèque : *Jana Palacha*) m'avait fasciné, pourquoi j'avais tant l'impression qu'ils, ce nom et son propriétaire, devaient entrer un jour dans l'Histoire, comme s'ils n'avaient d'autre choix, que c'était écrit par je ne sais quelle main, à côté du nom, sur un formulaire administratif rempli à la naissance

un matin d'août 1948. Je l'avais répété, ce nom, à maintes reprises – me demandant si l'on doit prononcer le « ch » comme un « k » ou comme un « r » guttural rappelant la *jota* espagnole. Je l'avais répété aussi à ma petite amie de l'époque, étudiante en histoire de l'art, qui me demandait si j'avais entendu parler du peintre Jan van Eyck, dont une partie de l'œuvre était alors exposée à Bruges, et à qui je rétorquais, sans raison autre que le jeu de mots bidon : « Non, mais je connais Jan Palach. » Ça l'avait fait sourire, et encore, ma mémoire me joue sans doute des tours, peut-être cela ne l'amusa pas tant, du moins pas au bout de la trentième fois. Oui, bon. Nous étions crétins, nous étions jeunes.

Pourtant, jeune, je ne l'étais pas plus que lui. Lui aussi avait l'âge d'enchaîner les films, assis sur la moquette de sa chambre. L'âge de balancer des blagues. L'âge de somnoler, comme je le faisais si bien, moi qui observais de loin les manifestations qui secouaient le pays cet hiver 1995.

Comment avais-je pu oublier ?

★

Pourtant j'aurais pu lui démontrer, à ce formateur, si j'étais face à lui aujourd'hui, pourquoi

son exemple était particulièrement mal choisi, que, malgré l'absence de réseaux sociaux, l'acte de Jan, qui n'avait rien de désespéré, au contraire de celui de Mohamed, avait secoué une bonne partie du monde occidental et déstabilisé, tétanisé même, le gouvernement de Svoboda alors au pouvoir. J'aurais pu lui rappeler qu'un groupe d'étudiants avaient entamé une grève de la faim en solidarité, que des dizaines de milliers de Pragoais, bouleversés, avaient défilé dans les rues et qu'une file d'attente de huit heures pour accéder à son cercueil striait la place de la Vieille-Ville jusqu'au Carolinum de l'université Charles, que d'autres en Tchécoslovaquie, en Lettonie, en Hongrie, et même à Paris, sur notre bonne vieille avenue des Champs-Élysées, avaient suivi Palach sur ce même chemin, qu'en France *Paris Match* lui consacrait sa couverture, *Le Monde* plusieurs de ses unes, Raymond Depardon son premier (court métrage) documentaire, sobrement intitulé *Ian Palach*. Avec un i.

Lui expliquer, à ce formateur, qu'il aurait dû choisir un autre exemple pour étayer sa démonstration, que les torches vivantes balancées aux oubliettes de l'Histoire étaient pourtant nombreuses, ce n'était pas ça qui manquait, et là j'aurais pu citer Ryszard Siwiec, Vasył Makoukh,